



Universidad de Valladolid



GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS

TRABAJO DE FIN DE GRADO

BONHEUR OU FRUSTRATION? UNE IMAGE DE LA FEMME ENTRE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE SECOND EMPIRE DE NAPOLEON III

Presentado por:

María Galindo del Río

Tutelado por:

Javier Benito de la Fuente

Año

2019 - 2020

INDEX

MOTIVATION.....	3
1. Le XIXème siècle	4
2. L’alphabétisation et l’éducation des filles	10
3. La travailleuse	15
4. La femme seule	21
4.1.Sortir ?	24
5. Sexualités dangereuses	27
5.1.La prostitution	27
5.2.L’avortement	29
5.3. Le travestisme	30
5.4. L’amitié romantique	31
6. Femmes et images	35
6.1.Photographie	41
7. Conclusion	43
8. Bibliographie	46
9. Sitographie	46
10. Filmographie	46
11. Annexe	47

Motivation

Tout au long de l'histoire et de la littérature, on a pu voir les différentes caractéristiques de chaque époque en ce qui concerne l'attitude des personnes, leurs habitudes, leurs vêtements ... De tout cela, l'image de la femme dans la société a été l'un des thèmes plus changeants grâce à son évolution. D'après la définition du Larousse, l'image est un « aspect sous lequel quelqu'un ou quelque chose apparaît à quelqu'un, manière dont il le voit et le présente à autrui, notamment dans un écrit¹ ».

L'objectif de ce travail est de comprendre l'importance et l'évolution de la femme dans la société entre la Révolution française et le Second Empire de Napoléon III, tout cela à travers des domaines différents, aussi bien en tant que personnage littéraire et en tant qu'objet d'analyse. Pour l'analyse littéraire, je me suis appuyé sur deux œuvres incontournables du XIX^e siècle : *Le rouge et le noir*, de Stendhal, et *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert ; et je dois dire que le livre *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^e siècle* a été fondamental pour moi, il a été la base de mon travail puisqu'il m'a permis de mieux comprendre tous les événements de ce siècle en ce qui concerne leur rapport avec la condition féminine.

J'ai choisi ce travail parce que tout ce qui concerne l'évolution des femmes m'intéresse beaucoup, surtout à partir de la Révolution française où le thème de la femme est devenu l'un des sujets principaux dans la société ; sans oublier que le XIX^e siècle a été une période liée à la modernité et aux changements.

Étant donné que c'est un sujet dont nombreux travaux ont été écrits, la structure du travail sera la suivante : d'abord, on fera une introduction pour le contexte social, dès la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle ; ensuite, on parlera de l'alphabétisation et l'éducation des filles ; après, le rôle de la femme travailleuse et de la femme seule, avec tous les problèmes liés à l'acte de « sortir » ; puis, on exprimera les sexualités dangereuses ; et, le dernier chapitre, les femmes et les images du XIX^e siècle, où nous tiendrons en compte l'importance de l'apparition de la photographie. Finalement, on fera une conclusion de tout ce qu'on a étudié tout au long du travail.

¹[Définition d'image](#) Huitième définition.

1. Le XIXème siècle

Jamais on n'a autant parlé des femmes qu'au XIXe siècle, c'est une période liée à la modernité, aux exigences de changement et aux désirs des femmes de sortir de leurs limites. Au XIXème siècle, le thème de la femme devient l'objet de discussions publiques et le sujet de luttes dans de nombreux groupes sociaux et politiques, car c'est dans ce siècle où les femmes apparaissent sur la scène politique et c'est à ce moment-là que naît le mot « féminisme » (mot avec lequel on peut désigner des modifications structurelles importantes et dont l'objectif est l'égalité des sexes et la pratique d'un mouvement collectif, social et politique). « Le féminisme s'appuie davantage sur la dissociation des sphères de vie, héritage à la fois de la tradition évangélique libre » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 576).

On peut dire que le XIXème siècle s'ouvre et se ferme à partir de deux événements : dès la Révolution de 1789 jusqu'à la Première Guerre Mondiale en 1914 ; mais la première moitié du XIXème siècle peut se fermer en 1848 avec la crise révolutionnaire. Cette révolution de 1848 incitait les femmes de plusieurs pays (la France, la Suisse, les États-Unis...) à créer leur propre journal : *la voix des femmes* et *l'opinion des femmes* ; ces journaux deviennent vite des cibles de la répression politique. Le degré d'émancipation féminine d'une société et son niveau de tolérance à l'égard du féminisme peuvent se lire à travers l'évolution et la réception de la presse féministe. À travers des journaux, les femmes avaient le pouvoir de s'exprimer, de montrer leurs idées et de faire connaître au monde les injustices qu'elles subissaient.

Bien que l'ère démocratique n'ait pas été a priori favorable aux femmes, tous les changements produits pendant cette époque nous ont emmené à une époque moderne qui a fini par les favoriser, même si tout d'abord cette ère excluait aux femmes des affaires publiques et les cernait dans l'espace domestique ; il faut donc admettre que beaucoup d'éléments de cette première révolution s'inscrivent en faux contre les caractéristiques de l'univers féminin. Dans les premières années de la révolution, en apparence cet événement aurait dû changer la condition féminine parce que la liberté et l'égalité sont promises aussi aux femmes et, cependant, on doit bien constater que la résistance à la révolution a été une résistance à forte composante féminine. ²À ce sujet, l'intéressant

² [France-Culture: émissions avoir raison avec Mme de Staël et les femmes](#)

entretien que nous avons écouté avec l'historienne Mona Ozouf, au cours de l'émission *Avoir raison* à propos de Madame de Staël par Michel Winock, est très éclaircissant.

Avant d'analyser le XIX^{ème} siècle, il faut mentionner le XVIII^{ème} siècle car c'est avec le siècle des lumières que commence la « Révolution de la femme », c'est la clé de son début. Il a permis d'ouvrir l'esprit, la participation des femmes à la Révolution et la fondation de clubs politiques par des femmes.

Dans toute l'Europe, la philosophie des Lumières offre un arsenal d'armes intellectuelles à la cause féministe : idées de la raison et du progrès, droit naturel, épanouissement de la personnalité, influence positive de l'éducation, utilité sociale de la liberté ainsi que postulat des droits égaux (Duby G. et Perrot M., 2002 : 576).

Il faut savoir qu'en ce qui concerne les soulèvements des années 1789, 1793 ou 1795 c'étaient les femmes qui les ont commencés, c'étaient-elles qui ont occupé les rues et qui ont fait les manifestations.

La Révolution française a été une mutation décisive dans l'histoire des femmes : étant donné que cette Révolution a posé la question des femmes, à partir de ce moment-là leur condition a changé ; c'était le seul régime qui est revenu sur la hiérarchie des sexes. La Révolution française a été le moment historique où la civilisation occidentale a découvert que les femmes pouvaient avoir une place dans la cité ; cette Révolution n'aurait pas été aussi importante si les femmes avaient été exclues.

La Révolution française « balaie ce qu'on a appelé le caractère français au XVIII^{ème} siècle et qui était un mélange supposé harmonieux, de frivolité, de gaité, d'interprétation du langage galant. Or tout ça, l'éloquence a remplacé la conversation, désormais la tribune triomphe et les salons s'effacent » d'après ce que nous dit Mona Ozouf ³.

Mona Ozouf nous dit aussi qu'il y a une quantité d'éléments qui ont fait que les imaginations masculines étaient plus à l'aise que les sociabilités féminines, les modèles étaient des modèles d'héroïsme de roman, de patriotisme de roman. Quand le sentiment de la patrie occupe toutes les âmes, il y a peu de place pour les actions féminines. Le monde de la Révolution a surtout été un monde masculin et, en effet, nous savons que le XIX^{ème} siècle va être un siècle très militariste, donc très masculin où les femmes seront exclues des centres de pouvoir plus que jamais.

³ [France-Culture: émissions avoir raison avec Mme de Staël et les femmes](#)

Par rapport à la Révolution, il faut mentionner Olympe de Gouges, pseudonyme de Marie Gouze, femme qui a été décapitée à cause de ses travaux féministes et révolutionnaires mais qui ne coïncidaient pas avec les critères qui avaient finalement triomphé au cours de la Révolution : par exemple, elle a défendu l'égalité entre les hommes et les femmes dans tous les aspects de la vie publique et privée (l'accès au travail, à la vie politique, même en demandant l'accès aux armées, des propositions pour la suppression du mariage et l'instauration du divorce ...). Elle est l'auteure de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, en 1789, où elle affirmait l'égalité des droits entre les hommes et les femmes et leur liberté. Selon elle, la Révolution française commence à mettre fin aux illusions sur l'exploitation de la femme par l'homme.

Par ailleurs, grâce à la Révolution française, on adore les allégories, c'est-à-dire le fait de personnifier sur un tableau, sur un statut une idée sur une personne⁴. Les allégories les plus fréquentes sont des femmes qui ont l'allure des déesses telle que la Déesse Raison qu'adorait Robespierre. Marianne est le prénom le plus populaire parmi les gens à ce moment-là. Elle commence à représenter l'idée de la Révolution ou de la République car elle est femme et elle est laïque. Il faut aussi noter qu'il y avait une petite dispute parce que l'on ne savait pas comment représenter cette Marianne. La droite voulait une Marianne sage pour que la République ne fasse pas peur, avec une couronne de laurier. La gauche voulait être fidèle à la Révolution et lui mettre le bonnet frégien. C'est dans les années 1880 que la III^e République décide d'avoir Marianne comme symbole avec le bonnet.

Cette allégorie est représentée par une femme tout simplement parce que la République est féminine et, d'ailleurs, si l'on regarde *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, tous les combattants sont des hommes, une caractéristique d'une société patriarcale est que tous sont amoureux d'une femme. La III^e République était en fait représentée par Marianne mais elle était contre le droit au vote pour les femmes et tous les sénateurs et les députés barbus trouvaient tout à fait normal que les femmes soient à la cuisine d'où bien sûr elles ne pourraient pas sortir pour aller voter.

⁴ Nous verrons une image d'une allégorie sur la liberté qui est l'une des premières représentations de la liberté à la page 36-

À partir de 1791, des sociétés actives à la vie politique ont commencé à se créer : La Société patriotique et de bienfaisance des Amies de la vérité (1791-1792) fondé par Etta Palm d'Aelders, ou Le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires, composé de militantes populaires.

Finalement, en 1795 apparaît le surnom de « tricoteuse » pour nommer les femmes qui ont commencé à apparaître dans les tribunes de l'Assemblée nationale : la fonction des tribunes étant de contrôler les élus. En plus, elles ont influencé de leurs voix enrôlées les législateurs assemblés, même si à l'époque la femme était un être sans capacité morale, puisque malgré tous les changements, elle continuait à être la faute de l'homme.

C'était donc dans ces années, à partir de la Révolution française et de ses résultats que le XIX^{ème} siècle a commencé, un siècle où l'humanité entre dans la contemporanéité ; un siècle lié à la modernité, aux constants changements, au progrès, au désir de sortir de limites imposées à chaque sexe... en résumé, grâce à l'évolution de la mentalité, des changements dans tous les domaines se sont produits: dès le domaine de la science jusqu'au domaine des femmes (car on commence à voir peu à peu une femme plus libre).

Par rapport à la politique, c'était un siècle d'instabilité : les conséquences de la Révolution française ont continué jusqu'aux dernières années du XIX^{ème} siècle. L'héritage de l'Ancien Régime était fort, de plus, une nouvelle classe sociale commence à apparaître : celle du prolétariat et des ouvriers qui stimulaient avec l'aide de la bourgeoisie l'activité industrielle, sans oublier qu'à partir des révolutions de 1848 s'est produit la naissance du mouvement socialiste, qui veut libérer ces classes sociales, et le marxisme avec *Le Manifeste Communiste* (1847-1848) de Karl Marx et Friedrich Engels. Alors, au XIX^{ème} siècle se sont produits : deux empires (1803-1814 ; 1852-1870), trois monarchies (1815-1824 ; 1825-1830 ; 1830-1848), deux républiques (1848-1852 ; 1870), trois révolutions (1830, 1848, 1871). Une liste qui repère un siècle d'instabilité politique mais qui finalement montre une réconciliation nationale.

Pour finir avec le contexte, en ce qui concerne les mouvements littéraires du XIX^{ème} siècle, on mentionnera les deux grands mouvements de ce siècle : le romantisme et le réalisme.

D'un côté, le romantisme est un mouvement culturel qui a commencé à la fin du XVIII^{ème} siècle en Allemagne et en Angleterre et qui s'est diffusé dans toute l'Europe

au début du XIX^{ème} siècle jusqu'à l'année 1850. Quelques écrivains de la fin du XVIII^{ème} siècle comme William Bake, Jean-Jacques Rousseau et quelques écrivains allemands du Sturm und Drang sont considérés des précurseurs du Romantisme, des « préromantiques ». Tous ces romantismes ont une caractéristique en commun : d'être des mouvements destructeurs, rejetant les préceptes rationalistes du XVIII^{ème} siècle, le siècle des Lumières, et les canons esthétiques du Classicisme.

Le romantisme se caractérise par la dominance de la sensibilité, de l'émotion et de l'imagination sur la raison et la morale. Par rapport aux caractéristiques idéologiques et culturelles, le romantisme se caractérise par l'individualisme et par le subjectivisme ; par la liberté créatrice, d'où provient l'idée du génie, l'artiste avec conscience de sa capacité créatrice, fruit de l'inspiration ; par l'idéalisme et l'angoisse existentielle, ce qui a fait que l'artiste cherche l'idéal irréalisable qui donne lieu au pessimisme ; et, finalement, par l'évasion, c'est-à-dire la fuite de la réalité à travers l'évasion dans le temps, dans l'espace, dans le mystère ...

Par rapport à la France, quelques grandes figures du romantisme sont : les peintres Théodore Géricault avec *Le Radeau de la Méduse* (1819), Eugène Delacroix avec *La liberté guidant le peuple* (1831) et l'écrivain romancier Victor Hugo avec *Notre-Dame de Paris* (1831).

D'un autre côté, le réalisme est un mouvement artistique qui a aussi commencé XIX^{ème} siècle, peut être d'abord en Angleterre avec l'écrivaine James Austen (et, dans ce pays, nous aurons les romans très importants de Charles Dickens) et, après, en France comme nous le verrons, influencé par des courants de pensée et scientifiques qui ont changé la mentalité et les structures de la société. En différence avec le romantisme, le réalisme se caractérise par une quête du réel, une représentation brute de la vie quotidienne et l'exploration de thèmes sociétaux : le réalisme s'intéresse par la nature, par la description d'habitudes régionales ou des sociétés (comme peut le faire ce qu'en espagnol on appelle « El Costumbrismo »). Le réalisme continue avec la conscience sociale et l'enquête des conflits sociaux et personnels (dérivés du romantisme) ; le réalisme s'intéresse à la psychologie des personnages et il abandonne l'imagination, ce qui est fantastique et l'évocation du passé légendaire.

Par rapport à la France, en ce qui concerne les romans, quelques grands écrivains du réalisme sont : Stendhal avec *Le Rouge et le Noir* (1830), Balzac avec *Eugénie*

Grandet (1833) et Gustave Flaubert avec *Madame Bovary* (1857). En plus, notre travail va s'appuyer sur deux de ces œuvres réalistes : *Le Rouge et le Noir* et *Madame Bovary*.

Finally, on peut aussi signaler que tout au long du XIX^{ème} siècle il y a d'autres écrivains comme Baudelaire qui crée la notion de paradis artificiels face à l'idéalisation de la réalité, aux problèmes, à la vision réaliste qui augmente jusqu'à arriver au Naturalisme d'Émile Zola. Au XIX^{ème} siècle il y a une vision plus âpre de la réalité : on peut voir comme Zola donne beaucoup plus d'importance à l'argent et à la différence des classes sociales.

2. L'alphabétisation et l'éducation des filles

L'une des transformations plus importantes dans la société par rapport aux femmes a été l'alphabétisation et l'éducation des filles. D'abord, il faut savoir qu'avant le XIX^{ème} siècle, l'éducation était réservée surtout aux hommes des hautes classes sociales puisqu'elle était payante (et aussi sous l'influence de l'Église). Ensuite, en comparaison avec l'actualité, maintenant c'est normal que les filles aient les mêmes possibilités d'accéder à l'éducation, dans tous les niveaux, que les garçons ; cependant, dans les générations précédentes, il était très difficile pour elles d'y accéder. Cette croissance de filles inscrites ne signifie qu'une égalité de possibilités pour les deux sexes en montrant le faible niveau initial de l'éducation des femmes et le développement de l'éducation en général.

Le XIX^{ème} siècle est un siècle de transition, surtout dans l'éducation car il est à l'origine d'une ère nouvelle, c'est le siècle de la réforme du système éducatif pour lutter contre l'illettrisme qu'il y avait à l'époque ; on va voir comme en France on commence à laisser de côté l'éducation religieuse et on adopte une éducation laïque. De plus, il faut mentionner le philosophe Jean-Jacques Rousseau et son livre *Émile ou De l'éducation* où il développe une conception détonante de l'éducation en montrant son système de l'éducation idéale.

La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins [...] Tout l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utile ou se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes de tous les temps. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but (Rousseau, 1961 :455).

C'est donc à partir du XVIII^{ème} siècle qu'on commence à parler des réformes de l'éducation car c'est après la Révolution française que l'idée de l'éducation est conçue comme un droit pour tous, tant pour les hommes que pour les femmes.

« L'alphabétisation, c'est en premier lieu l'acquisition de connaissances élémentaires : la faculté de lire couramment, d'écrire et, dans une moindre mesure, de compter » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 177).

L'alphabétisation commence à croître à la fin du XVIII^{ème} siècle, car avant ces années, l'accès à la culture était restreint seulement aux hommes « ce qui permet de parler d'une égalisation des rythmes d'accès à la culture écrite entre les hommes et les

femmes [...] en 1750 1,5% des femmes sont encore analphabètes, 98,5% savent lire, 43,8% peuvent lire et écrire et 6.6% sont capables aussi de compter » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 177). Tout cela a supposé une révolution culturelle à partir de laquelle des nombreuses conséquences se produiront puisque l'alphabétisation représente un outil d'apprentissage pour réussir le développement de la femme, l'égalité d'opportunités entre les hommes et les femmes et sans oublier que l'alphabétisation est un droit humain fondamental.

De plus, l'éducation était l'une des priorités de l'Empire Napoléonien, cependant l'éducation des femmes par rapport aux hommes était différente.

Il faut ensuite apprendre aux élèves à chiffrer, à écrire, et les principes de leur langue, afin qu'elles sachent l'orthographe. Il faut leur apprendre un peu de géographie et d'histoire, mais bien se garder de leur montrer ni le latin ni aucune langue étrangère. On peut enseigner aux plus âgées un peu de botanique, et leur faire un léger cours de physique ou d'histoire naturelle, et encore tout cela peut-il avoir des inconvénients. Il faut se borner, en physique, à ce qui est nécessaire pour prévenir une crasse ignorance et une stupide superstition, et s'en tenir aux faits, sans raisonnements qui tiennent directement ou indirectement aux causes premières (Guizot, 2015 : 7).

Il ne fallait pas donner les mêmes privilèges aux hommes qu'aux femmes ; les filles devaient être éduquées surtout dans les savoirs domestiques et dans la religion. Bien que ces idées soient actuellement impensables, Napoléon était à l'époque le reflet d'une tendance historique en France. C'est vrai qu'il a réalisé une importante réforme dans l'éducation, mais cette réforme a été surtout pour les garçons.

Donc, malgré que l'alphabétisation fût un droit fondamental, elle n'était pas égale pour les hommes que pour les femmes : la scolarisation des filles était plus brève que celle des garçons, en effet, elles commençaient l'école un an plus tard et le quittaient vers onze ans pour travailler comme servantes (Duby G. et Perrot M., 2002 : 179).

La Révolution a provoqué la fermeture des couvents où pouvaient être éduquées les jeunes filles et la dispersion de religieuses qui se consacraient à cette tâche, pourtant, après le concordat signé par Napoléon, l'Église a retrouvé ce droit et le maintien tout au long du XIX^{ème} siècle. En ce qui concerne l'éducation, il y a même des nouvelles congrégations religieuses qui apparissent au cours de ce XIX^{ème} siècle et parmi ces nouvelles congrégations il y en avait qui étaient consacrées à l'éducation des femmes. Cette éducation des jeunes filles dans les couvents trouve un exemple littéraire magnifique à travers ce que nous raconte Flaubert dans son roman *Madame Bovary*, avec Emma Bovary, une femme qui étudiait « chez les Ursulines, où elle avait reçu, comme

on dit, *une belle éducation*, qu'elle savait, en conséquence la danse, la géographie, le dessin, faire de la tapisserie et toucher du piano » (Flaubert, 2004 : 27).

C'est à partir de la fin du XIX^{ème} siècle qu'on a commencé à imposer dans la législation française le modèle laïque dans l'instruction des filles, puisque dans les années précédentes « c'était la Bible l'instrument privilégié de l'acquisition du savoir » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 179). À partir du moment où les femmes commençaient à attirer l'attention des pouvoirs publics, l'idée de laïcité a commencé à se développer dans l'enseignement féminin.

Même si l'éducation est l'une des héritières de la Révolution française et de Rousseau, les réflexions sur l'éducation féminine se sont produites après. « Les garçons ont pour destination la vie publique, les travaux des armes et des lois. Les filles sont élevées pour le foyer et la vie conjugale. Dans la mesure où les préoccupations politiques sont toujours à la base des plans d'éducation, la femme se trouve négligée » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 283). Comme Mirabeau dit « les femmes sont faites pour la « vie intérieure », c'est-à-dire le foyer » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 284). Il voulait pour les femmes seulement l'essentiel : apprendre à lire, à écrire et à calculer. De même, on peut ajouter les réflexions du plan de Talleyrand dont les idées sur l'éducation étaient de retirer les filles de l'école à l'âge de huit ans ; en plus, après d'avoir les connaissances basiques, elles devaient apprendre à coudre et à filer, alors que les garçons apprenaient la géographie et les mathématiques.

C'était à travers de leurs mères que les filles apprenaient les devoirs de leur sexe et la véritable piété, ce qu'on appelle « l'éducation maternelle ».



Figure 1 [Image de l'éducation des 4 filles](#)

⁵ Figure 1 [Image de l'éducation des 4 filles](#)

⁶ Talleyrand (1754-1838) était un homme politique de la Révolution française qui est devenu prêtre à l'âge de 21 ans mais qui a quitté l'église après la révolution et est devenu ministre des affaires étrangères sous Napoléon.

En résumé, il est vrai que le but de l'éducation féminine au XIX^{ème} siècle n'était que préparer les filles pour les valeurs de la vie domestique, elles devaient rester à la maison avec leurs mères et, par ailleurs, l'enseignement religieux à travers la Bible était fondamental ; ces textes religieux étaient leur instrument principal d'apprentissage, son outil du savoir à tous les niveaux. En effet, pour beaucoup de femmes, à part le lavoir, il n'y avait que l'église. Il faut savoir que la plupart des femmes était dans une association religieuse à cette époque, c'était l'une des aspects le plus importants de la féminisation du catholicisme français pendant du XIX^{ème} siècle. L'église est devenue le lieu de la sociabilité féminine, le lieu où les femmes pouvaient parler avec les autres, se sentir libres sans la présence de leurs maris. En plus, comme on a déjà vu à travers le personnage de Madame Bovary, les femmes de la bourgeoisie et de la haute société étaient élevées dans des centres éducatifs de caractère religieux.

« Le catholicisme s'annonce dès le début du siècle et dans tous les aspects, comme une affaire de femmes. Mais évidemment, le phénomène ne s'est pas produit *ex nihilo* avec le tournant du siècle ; il faut regarder plus loin en arrière » (Gibson, 1993 : 67). En effet, la Révolution a eu beaucoup à avoir avec ce phénomène puisque les femmes ont été plus attachées pendant cette période au culte catholique que la plupart des hommes. La Révolution a été une époque décisive dans la féminisation du catholicisme. Cependant, au début du XX^{ème} siècle, le modèle laïque d'éducation des femmes s'instaure en France en imposant en 1905 la loi de la laïcité pour respecter les libertés individuelles (il y a eu une séparation de l'Église et de l'État, une loi d'apaisement après un siècle de conflit).

Pour connaître tout cela que nous avons expliqué, on analysera, à travers des exemples, le rôle d'Emma Bovary et de Madame de Rênal dans les romans qui leurs sont consacrés *Madame Bovary* de Gustave Flaubert et *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Toutes les deux sont des femmes de l'époque qui n'avaient aucune expérience de la vie. Elles étaient traitées comme des objets qui ne connaissaient pas la réalité, elles étaient seulement utilisées pour les ménages de la maison ou pour ce que leur père ou leur mari les imposait. Elles ne connaissaient pas vraiment leurs sentiments, c'était une découverte pour elles d'être amoureuses (elles ont été obligées d'épouser les hommes imposés par leurs familles).

L'éducation d'Emma était donc religieuse, élève du couvent les Ursulines, c'était « une demoiselle de ville », une femme de la bourgeoisie. A l'âge de 13ans, elle a été incapable de résister à l'atmosphère du couvent, elle a donc décidé de se plonger dans les

romans romantiques qu'elle aurait voulu voir réels. Une chose remarquable était que, dans le couvent, les maîtres ne laissaient pas aux élèves lire tous les livres, c'est-à-dire, il y avait des restrictions ; elles lisaient donc beaucoup de fois en cachette. « Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de *félicité, de passion et d'ivresse*, qui lui avaient paru si beaux dans les livres » (Flaubert, 2004 : 47).

Étant donné qu'elle ne connaissait pas la réalité car elle habitait au couvent, elle voulait la connaître à travers les livres ; c'étaient des femmes qui ne sortaient pas de leur entourage malgré l'enseignement, elles ne voyagent ni ne connaissaient le monde réel. C'est pour cela qu'elle aimait lire des romans romantiques, pour connaître à travers les lectures l'amour.

Au début, elle croyait que le couvent et, après, sa vie conjugale allait améliorer sa vie, cependant, c'était tout le contraire, elle n'a jamais été ni heureuse ni fière de sa vie. C'était le modèle de vie que ses parents voulaient, mais pas elle.

Dans cette situation on voit la distance entre l'imagination d'Emma et la réalité, entre ce qu'elle ne veut pas et ce qui n'existe pas ; elle espère toujours un changement dans sa vie pour qu'elle ne soit pas monotone, pour changer ses habitudes. Néanmoins, quand le changement le plus important de sa vie se produit, c'est-à-dire le mariage, elle se rend compte qu'elle continue à ne pas être heureuse.

« Mais il n'enseignait rien, celui-là, ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la croyait heureuse ; et elle lui en voulait de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait » (Flaubert, 2004 : 55). On peut voir la frustration d'Emma, elle était utilisée comme un objet pour lui, de temps en temps il l'embrassait mais elle ne faisait que de servante pour lui (c'est pour cela qu'elle cherche être heureux avec d'autres hommes). Elle voulait à la fois mourir et habiter à Paris car elle aimerait changer sa vie ; elle voulait retourner au couvent où elle croyait qu'elle était heureuse puisque, là-bas, elle apprenait et recevait toute leur éducation (puisqu'elle était une fille de la haute bourgeoisie).

3. La femme travailleuse

Avant la Révolution industrielle, la France était un pays rural dont la société travaillait dans l'agriculture ; c'était à partir du début du XIX^{ème} siècle, quand la Révolution industrielle est arrivée en France qu'on est passé d'une société agraire à une société industrielle. Cette période a permis d'introduire peu à peu les femmes dans l'industrie car il ne faut pas oublier que le travail des femmes au XVIII^{ème} siècle était la couture, le premier grand secteur d'emploi féminin au XIX^{ème} siècle est donc l'industrie textile : la moitié des femmes travailleuses se trouvaient employées dans les usines textiles. Le rôle de la « femme travailleuse » n'apparaît qu'au début de ce siècle, en étant un objet de la Révolution industrielle. Cette industrialisation a provoqué une séparation entre le foyer et le travail.

À la fin du XVIII^{ème} siècle, les femmes des classes ouvrières travaillaient dans l'agriculture ou bien en tant que bonnes et servantes et, les femmes de la bourgeoisie ne travaillaient pas, comme on verra dans les romans de *Madame Bovary* et *Le rouge et le noir* avec Emma et M^m de Rênal. Cependant cette situation a changé avec la révolution : les femmes des classes ouvrières ont quitté la terre pour s'adapter à la nouvelle vie industrielle ; c'est aussi tout au long du XIX^{ème} siècle que la vie domestique tend à diminuer, et le nombre des employées des commerces va à augmenter.

La femme était considérée comme un être « mineur » à l'homme par la société ; c'est pour cela qu'on prétendait que les femmes « ne pouvaient travailler que pendant de courtes périodes de leur vie, abandonnant les emplois salariés dès qu'elles se mariaient ou avaient des enfants, reprenant un travail beaucoup plus tard, seulement si leur mari ne pouvait subvenir aux besoins de la famille » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 480). C'est un exemple de la frustration qu'il y avait à l'époque, une frustration à laquelle il faut ajouter l'inégalité des salaires puisque malgré les femmes travaillent, elles n'avaient pas le même salaire que les hommes, même si elles réalisaient le même travail, à cause d'être considérées comme un être inférieur. Par exemple, pour le législateur français Jules Simon, en 1860 il a déclaré qu'« une femme qui se met à travailler n'est plus une femme » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 480) . Les imprimeurs américains considéraient l'arrivée des femmes dans les emplois typographiques comme le dernier stratagème des capitalistes. C'était pour cela que le travail des femmes était donc la couture auquel elles pouvaient dédier entre quinze ou seize heures chaque jour et encaisser un salaire très bas (malgré les conditions qui étaient très dures).

Dans cette société d'inégalité, le rôle de la femme « travailleuse » commence à apparaître de même que la société industrielle capitaliste. À ce moment-là, les travailleuses étaient jeunes et célibataires et toutes travaillaient loin de chez elles ; il y avait aussi des femmes mariées, mais la proportion était mineure et leur travail signifiait que leur famille avait des problèmes financiers, en plus, le salaire d'une femme mariée était un salaire d'appoint qui ne compensait que certains manques. C'était seulement le salaire du mari qui « assurait la subsistance des enfants et, en conséquence, leur donnait leur valeur économique et sociale » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 493). Il avait donc un statut de « créateur et valeur » tandis que le travail des femmes n'avait pas de valeur économique, il était toujours inférieur, dans tous les aspects.

C'est le moment de séparer foyer et travail, un processus historique qui va supposer la libération féminine du pouvoir l'homme : « le transfert de la production de la ferme à la fabrique, de l'atelier familial à l'usine, de l'artisanat et du petit commerce aux entreprises capitalistes de grande envergure » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 482). L'idée du sexe était discriminatoire dans le monde du travail à cette époque ; au fur et à mesure que se développe l'industrie moderne, le travail des femmes et des enfants tend à remplacer celui des hommes.

En somme, la prédominance des travaux des femmes de l'époque était liée à l'industrie textile, mais cela ne veut pas dire que les femmes travaillent seulement dans les secteurs « traditionnels » car une partie d'entre elles se dédiait aussi à l'économie. Il faut mentionner les différents types de syndicats dont la plupart de syndicats des femmes était, en conséquence, pour les métiers textiles, d'habillement... Les syndicats protégeaient leurs emplois et leurs salaires. Les femmes formaient partie active dans les syndicats locaux et dans les grèves ; cependant, dans les syndicats mixtes, le rôle de la femme était subordonné. Cette inégalité de l'époque on peut la voir à travers les syndicats : malgré que leur objectif était de protéger les salaires et les emplois, ils acceptaient que les salaires des femmes soit plus bas que ceux des hommes ; ils considéraient les femmes comme une menace. Leur idéologie par rapport aux femmes était basique : elles devaient être mères et se dédier au foyer ; en conséquence, elles ne pouvaient pas être des syndicalistes.

L'idéologie des syndicats est donc contradictoire : « elle exigeait d'une part, l'égalité de tous les travailleurs et, d'une autre part, la protection de la vie familiale et domestique de la classe laborieuse contre les ravages du capitalisme » (Duby G. et Perrot

M., 2002 : 503). Élaborer un statut d'égalité pour les femmes était à l'époque très difficile, aussi à formuler qu'à appliquer. Le salaire féminin était une condition préalable, les entreprises employaient des femmes pour les payer moins qu'aux hommes, de plus, le travail d'une femme n'avait pas la même valeur que celui d'un homme, même si le travail était le même, la femme était un être péjoratif, des employées de second rang. « Au XIXème siècle, la revendication d'un salaire familial occupa une place de plus en plus centrale dans la politique des syndicats » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 504). De plus, on ajoutera les préjugés de l'époque : pour la plupart des hommes les femmes étaient incompatibles avec les machines, c'était tout à fait immoral qu'elles puissent travailler au lieu de s'occuper de leurs enfants.

Tout cela est une preuve de l'égoïsme et la supériorité qu'avaient les hommes vers les femmes à cette époque : pour eux, les femmes étaient prédestinées à être mère et à fonder un foyer. Ils sont même arrivés au point de faire des études médicales et scientifiques pour démontrer que les femmes n'étaient pas physiquement capables d'exercer les « travaux des hommes » et ils prédisaient aussi des dangers pour la moralité des femmes car elles pouvaient devenir des « êtres asexués ».

Il faut aussi mentionner la peur que ressentaient les hommes, c'est-à-dire, le fait qu'une femme travaille pouvait rendre l'homme impotent. Le rôle de travailleur est donc très différent à celui de la travailleuse, c'est une catégorie différente. Malgré cette entrée dans le monde du travail, la lutte pour l'égalité des sexes doit être continuée : les femmes, en effet, étaient réunies dans les travaux de femmes, séparés des hommes et agroupées en syndicats de femmes.

Tout au long du XIXème siècle les lois de protection ont commencé à se créer, surtout à propos des femmes et des enfants car dans beaucoup de travaux les femmes étaient exploitées. Ces lois de protection ne concernaient que certains métiers : des secteurs comme l'agriculture ou la vie domestique (qui n'était pas considéré comme un travail) n'avaient pas de lois de protection ; « les lois qui limitaient les horaires de travail des femmes, et interdisaient complètement le travail de nuit, s'appliquaient en général seulement au travail en usine et aux métiers où les hommes prédominaient » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 506). Cependant les féministes soutenaient que les femmes n'avaient pas besoin d'être défendues par les hommes.

En résumé, la femme travailleuse voulait arrêter de travailler à la maison, un travail qui n'était pas considéré comme un travail, il n'était pas productif et, en conséquence, il était dénué de valeur économique ; elle voulait avoir une place dans le monde, avoir son autonomie propre. Cependant, dans cette société elle ne rencontrait que des obstacles. Peu à peu elles ont réussi leur indépendance grâce aux luttes continues.

À travers le rôle d'Emma Bovary on peut voir comme son histoire est un échec : une femme qui n'a pas réussi la lutte féministe que d'autres femmes ont entrepris. L'auteur voulait exprimer avec ce roman la réalité tel qu'elle est, c'est-à-dire une femme de la haute société qui a pu recevoir une éducation soignée dans le couvent à travers laquelle elle a pu lire de différents romans et connaître un peu la réalité. Cependant, après son mariage, elle n'a eu qu'une vie frustrante : elle ne connaissait pas le bonheur avec son mari, elle n'avait pas la vie qu'elle espérait, elle ne travaillait pas puisqu'elle appartenait à une famille bourgeoise et son mari était médecin. Elle ne faisait que dessiner, jouer du piano et lire, même dans sa maison il y avait une femme de ménage.

Cette vie qui ne lui a pas permis d'être libre, de se sentir indépendante, puisqu'elle dépendait de son mari, cela a fait qu'elle soit une femme égoïste, frivole qui n'aimait même pas sa fille. Malgré son éducation, elle n'a pas su l'utiliser pour dépasser ses difficultés et lutter pour sa liberté. « Un homme, au moins, est libre ; il peut parcourir les passions et les pays, traverser les obstacles, mordre aux bonheurs les plus lointains. Mais une femme est empêchée continuellement. Inerte et flexible à la fois, elle a contre elle les molleses de la chair avec les dépendances de la loi » (Flaubert, 2004 : 110). Elle voulait vivre dans le monde des hommes, pour elle c'était le monde des aventures et des opportunités ; elle méprisait le mariage et la famille où elle se sentait prisonnière (pour cela elle a cherché des amants, pour qu'elle soit libérée par moments de cette vie).

Elle n'a trouvé cette liberté que dans son enfance car elle ne connaissait pas encore la vraie réalité « Quel bonheur dans ce temps-là ! quelle liberté ! quel espoir ! quelle abondance d'illusions ! Il n'en restait plus maintenant ! » (Flaubert, 2004 : 207). À cause de cette frustration de vie, finalement, ce qu'elle a réussi a été sa propre destruction.

À travers le rôle de Mme de Rênal, dans le roman *Le rouge et le noir*, on peut voir une femme riche, héritière d'une tante dévote, mariée à seize ans à un bon gentilhomme, de caractère fort inégal dont son projet de vie est d'avoir des enfants. Elle est une femme de province et en comparant avec Mme Bovary, elle a une âme dédaigneuse, délicate,

avec un instinct de bonheur naturel et elle n'a pas d'expériences dans la vie. Le rôle de Mme de Rênal est celui d'une femme ignorante, qui croit que tous les hommes sont comme son mari jusqu'au moment où elle connaît Julien. Sa vie est différente à celle d'Emma Bovary, Mme de Rênal a deux lieux de résidence : l'un à Verrières, le lieu de repos, et l'autre à Verrières où son mari est le maire.

Elle ne travaille pas puisqu'il s'agit d'une famille bourgeoise, ils ont même une damoiselle pour la maison, Élisabeth, et un professeur pour leur enfant, Julien. Le rôle de Mme de Rênal est donc celui de mère et épouse, son dévouement doit être pour sa famille ; la maternité remplit le vide de son mariage jusqu'à ce que Julien arrive chez eux. La femme, comme on a déjà dit, est un être inférieur, la société ne lui permettait pas de montrer ses valeurs ni de connaître ses sentiments, elles étaient comme des objets qui ne connaissaient pas la réalité.

Moi, femme mariée, je serais amoureuse ! mais, se disait-elle, je n'ai jamais éprouvé pour mon mari cette sombre folie, qui fait que je ne puis détacher ma pensée de Julien. Au fond ce n'est qu'un enfant plein de respect pour moi ! Cette folie sera passagère. Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme (Stendhal, 1964 :91).

C'est une femme qui, à la différence d'Emma, n'avait lu que trois romans dans sa vie, qui ne sortait pas, elle ne connaissait donc pas le monde, la réalité. Par conséquent, quand elle a commencé à éprouver des sentiments pour Julien, elle pensait que ce n'était que quelque chose de passagère, mais, cependant, c'était le vrai sentiment, le vrai amour, sa découverte : elle commençait à être amoureuse d'un homme.

Dans la deuxième partie du roman, c'est Mademoiselle de La Mole le personnage principal, une femme qui est identifiée avec la capitale, Paris. Cette femme porte le nom de l'amante de Stendhal dans la réalité, Mathilde ; par conséquent, elle a les mêmes caractéristiques.

« Mathilde est une grande femme blonde, dévote, hautaine, polie et encore insignifiante, fille du duc de Chaulnes ; c'est une sorte d'abrégé, en haut relief, de ce qui fait au fond le caractère des femmes de son rang » (Stendhal, 1964 :250). C'est une jeune fille de 19 ans qui avait un secret : elle volait des livres dans la bibliothèque de son père, et c'est là où elle commençait ses rendez-vous avec Julien. Elle lisait des romans interdits à l'époque, comme *La Princesse de Babylone* de Voltaire, ce qui a supposé qu'elle était isolée de la société et, de plus, ces romans étaient de l'intérêt de Julien, ce qui a provoqué

donc qu'elle éprouve de la curiosité pour lui. Elle détestait la société où elle habitait, elle voulait être libre, c'était pour cela qu'elle voulait aimer Julien, puisqu'il appartenait à une classe différente à la sienne. « Elle, avec ses beaux yeux ouverts extraordinairement et fixés sur lui, avait l'air de son esclave [...] Quoique ses yeux rencontrassent en plein ceux de Mathilde, toujours fixés sur lui avec un regard étrange, il s'éloigna avec un empressement marqué » (Stendhal, 1964 :301).

L'objectif de Mathilde était d'aimer Julien comme dans ses fantaisies littéraires ; c'est un contraste avec Mme de Rênal puisque Mathilde cherchait à sortir de l'habitude, le risque, l'énergie... c'est pour cela qu'elle se sentait attirée par Julien, puisqu'il était une personne complètement différente à toutes celles qu'elle avait connu. Cependant, même si elle voulait sortir de la routine, Mathilde était une femme qui n'a jamais pensé à travailler car, bien sûr, la noblesse voyait le travail comme un mal tout à fait extérieur à sa classe sociale.

4. La femme seule

D'abord, le mariage est le fondement de l'unité familiale qui a été présent presque dans toutes les cultures pendant toute l'histoire : le mariage civil se faisait à la mairie du village et, puis, la cérémonie religieuse à l'église. Avant, la plupart de couples ne se mariaient pas par amour mais par convenance, c'est pour cela qu'ils étaient appelés « mariages de convenance » : les familles bourgeoises mariaient leurs filles avec les meilleures familles possibles et les enfants des familles riches se mariaient entre eux. Dans les mariages, la femme valait une « dote » à travers laquelle la femme était appréciée, un phénomène qui ne concernait pas les hommes ; un aspect qui nous permettait de remarquer que la situation sociale de la famille était très importante à l'époque et, donc, il fallait l'entretenir et même, si possible, l'améliorer.

Après, c'est important de mentionner le mariage tardif, un phénomène de la civilisation occidentale qui a été attribué à la révolution industrielle. « Jusqu'au XVIème siècle cette question ne peut être étudiée que pour les classes privilégiées, mais rien ne dit quelles suivaient les mêmes normes que l'ensemble de la population » (Henry, Houdaille 1978 : 43).

La société avait donc besoin d'une famille pour différentes raisons, mais surtout pour des raisons économiques. En plus, la destruction du mariage signifierait la destruction de la civilisation car s'il n'y a pas de mariage, en conséquence, il n'aura pas d'enfants.

Malgré ce phénomène, au XIXème siècle existait déjà le concept de la « femme seule » : d'un côté, à cause des femmes qui sont restées veuves après les nombreuses guerres occasionnées par le système politique de Napoléon à cette époque et, d'un autre côté, pour les femmes qui ne se mariaient pas puisqu'elles voulaient être libérées. « Les guerres et les violences qui ont scandé l'histoire révolutionnaire et napoléonienne ont opéré des coupes claires dans les rangs masculins et 14% des générations féminines nées en France entre 1785 et 1789 ont été condamnées au célibat » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 514).

Une autre catégorie de femmes seules qui apparaît à partir du XIXème siècle sont les « mamzelles » ou « Miss »,

C'étaient des femmes recrutées dans les familles bourgeoises modestes, filles de pasteurs ou de petits fonctionnaires, orphelines ou encore issues de familles nombreuses [...] La misère des travailleuses ou des domestiques était perçue comme une fatalité sociale. Mais que des femmes bourgeoises soient contraintes de travailler dans des conditions difficiles, ou de chercher un emploi

pour la première fois à quarante ou cinquante ans, après la mort des parents, apparaissait plus pitoyable encore, trop visible à la conscience des classes supérieures (Duby G. et Perrot M., 2002 : 520-521).

Cette travailleuse était la figure symbolique de la femme au travail au XIX^{ème} siècle, une ouvrière épouse et mère.

Ici, j'aimerais mentionner Amantine Aurore Lucile Dupin, une femme qui n'était pas célibataire mais qui a commencé à vivre de manière indépendante, ce qui a provoqué un scandale à cette époque. C'était une écrivaine et révolutionnaire française du XIX^{ème} siècle qui a défendu que les femmes étaient libres de même que les hommes. C'est pour cela qu'elle a adopté un pseudonyme masculin : « Georges Sand » et qu'elle ait voulu une amatrice à s'habiller de manière masculine, comme on peut voir dans le film *Les enfants du siècle* (dont l'actrice principale est Juliette Binoche) ; grâce à fait de s'habiller de cette manière, elle pouvait circuler d'une manière plus libre, comme un homme. George Sand a été l'une des grandes romancières de ce siècle qui, avec d'autres écrivains de cette époque comme Victor Hugo (avec qui elle a eu une grande amitié) ou Balzac, a voulu changer la société à travers ses romans. En ce qui concerne les problèmes de la femme, à travers toutes ses œuvres elle a voulu transmettre les préoccupations de cette époque car, comme on a déjà dit, c'est une femme engagée avec tous les mouvements progressistes, elle voulait une société égalitaire, sans classes : l'arrivée d'une société plus juste.

Par rapport à sa vie amoureuse, entre ses grands amours on peut remarquer celui qu'elle a vécu avec le pianiste et compositeur Frédéric Chopin, l'un des symboles du romantisme. Cette histoire d'amour on peut la voir dans son œuvre *Un hiver à Majorque*, l'une de ses grandes œuvres autobiographiques.

Le célibat, un autre phénomène de la société occidentale, a plusieurs conséquences, en effet, il peut provoquer un impact de loupe dans l'avenir. Le pourcentage des femmes célibataires était à cette époque très réduit, moins du 20%, puisque « la femme seule conservait les mêmes droits que l'homme, sans toutefois jamais devenir citoyenne. Alors que les femmes veuves, séparées ou divorcées étaient généralement secourues par la famille ou assistées par l'État » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 519). Ce sont des aspects très frustrants et inégaux, c'est-à-dire, pourquoi une femme ne pouvait jamais devenir une citoyenne, même si elle avait les « mêmes droits » que l'homme ? (au fond ils ne s'agissaient pas des mêmes droits car les femmes de cette

époque, comme on est en train de voir, n'avaient pas de liberté) ; tandis que si l'homme restait célibataire, il n'avait aucun problème.

Les zones « où se fabriquent les célibataires » correspondent à un certain type d'organisation familiale, soumise au paterfamilias, où le mariage est contrôlé, retardé, un seul enfant qui hérite se marie à chaque génération, tandis que les autres restent célibataires ou cherchent fortune ailleurs (Duby G. et Perrot M., 2002 : 517).

En plus, l'une des raisons du célibat des femmes de cette époque étaient les aspirations qu'elles commençaient à avoir : une nouvelle vie, la recherche de la liberté, du travail ... ces aspirations commençaient donc à empêcher de trouver un conjoint. Seules, elles pouvaient connaître le monde depuis une autre perspective, se retrouver elles-mêmes et savoir ce qu'elles pouvaient réussir.

« L'État, qui fut dans tous les pays d'Europe le premier employeur des femmes, fut aussi le premier « fabricant » de célibataires [...] il emploie au début du XX^{ème} siècle 53,7% de femmes célibataires pour 18,9% d'hommes célibataires » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 524).

À toutes les raisons du célibat, on doit ajouter le divorce. Il a été d'abord instauré en 1792, un an après de l'instauration du mariage civil. Cependant, il a été aboli lors de la Restauration, en 1816, considéré comme « un poisson révolutionnaire » : un épisode méconnu de la Révolution, admis très provisoirement.

Pourtant, 68 années plus tard, en 1884, il a été rétabli grâce à la loi Naquet, qui l'a rétabli sur le seul fondement de fautes précises comme l'adultère, la condamnation à une peine affective et infamante, excès, services et injures graves Pendant toutes ces années, l'État français a continuellement reçu des réclamations pour changer la législation et pouvoir rétablir le divorce. À partir que la loi a rétabli le divorce, les épouses ont été les premières à le demander.

Plusieurs autres lois sont à l'actif de la III^{ème} République : la loi de 1886 sur la procédure de divorce ; la loi de 1893 qui donne à la femme séparée de corps pleine capacité ; la loi du 15 décembre 1904 qui abroge l'art. 298 qui interdisait le mariage avec le complice adultère ; la loi du 6 juin 1908 qui rend obligatoire pour le juge la demande de conversion de séparation de corps en divorce présentée par l'un des époux trois ans après le jugement (Ministère de la justice, 2009).

En résumé, cette évolution du célibat tout au long du XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle est l'un des sujets moins connus de l'évolution de la femme. Il s'agissait d'une société fermée, les difficultés étaient donc très nombreuses : voir une femme célibataire était mal

vu, de plus, elle n'était pas considérée comme une citoyenne même si elle aurait les mêmes droits. En outre, à partir de la légalisation du divorce, plus du 80% des femmes ont demandé le divorce, elles voulaient être libre, faire ce qu'elles voulaient faire, travailler dans différents métiers et surtout, beaucoup d'entre elles commençaient à se consacrer à l'écriture comme geste de protestation, de cri de révolte pour montrer leur « isolement » domestique et pour démontrer qu'elles pouvaient avoir, de même que les hommes, leur indépendance sans avoir à dépendre d'un homme.

Après de nombreuses « féministes » comme Pauline Roland qui annonce publiquement qu'elle renonce au mariage, ou Florence Nightingale qui ne veut pas se renier elle-même au nom du destin d'un mari, des femmes comme Christable Pankrust déclarent que le célibat féminin est une décision politique, un choix délibéré en réponse aux conditions de l'esclavage sexuel (Duby G. et Perrot M., 2002 : 529).

Par conséquent, dans cette société d'inégalité, c'était normal que les femmes n'eussent pas leur idéal d'amour puisqu'elles se sentaient toujours inférieure à l'homme, elles ne pouvaient pas profiter de leur relation.

Finalement, c'est à partir de 1870 que la figure de la célibataire heureuse commence à faire partie des différents domaines de la société.

4.1. Sortir ?

Le fait de sortir, de voyager, de connaître le monde et ses différentes cultures est complètement normal dans nos jours, mais, est-ce que les femmes du XIXème siècle pouvaient faire tout cela ?

La femme de la fin du XVIIIème et du début du XIXème siècle était une femme exclue de toutes les activités de la société, une femme isolée dans sa maison pour réaliser les activités domestiques auxquelles elles devaient se consacrer comme coudre, cuisiner ... en ajoutant que la charité était l'une des choses qui permettait de sortir aux femmes pour visiter les pauvres, les malades, les prisonniers ... En plus, tous ces aspects de voyager, de connaître le monde et leurs différentes langues, à la différence de notre éducation actuelle où l'on commence à les étudier à partir des 3ans, à cette époque-là c'était la dernière étape de l'éducation des filles « dans le monde protestant, et plus tardivement dans le catholique, le voyage s'inscrit dans la phase finale de l'éducation des jeunes filles. La pratique des langues étrangères leur ouvre l'horizon permis de la traduction, possible affaire de femmes » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 524).

Les femmes de cette époque commençaient à vouloir sortir tant physiquement que moralement : d'un côté physiquement puisqu'elles voulaient aller à des lieux où elles n'y étaient jamais allées (souvent des lieux qui leurs étaient interdits), réussir leur indépendance chez elles, en résumé, connaître le monde qu'elles n'avaient pas connu ; d'un autre côté moralement puisqu'elles ne voulaient pas leurs rôles assignés, c'est-à-dire ce qu'elles souhaitaient c'était d'obtenir leur propre rôle sans que personne ne l'impose, pouvoir penser et s'exprimer librement, montrer leurs pensées parce que toutes les lois rappelaient leur infériorité par rapport aux hommes. Par exemple, l'affaire de Caroline Norton, une femme de lettres célèbre qui s'est séparée de son mari en 1836, « mais mariée sous le régime de la communauté, ses gains appartenaient à son mari qui, pour s'en emparer, l'accusa d'adultère avec le premier ministre, puis se fit attribuer la garde de leurs trois enfants » » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 566).

C'est à partir du XIX^{ème} siècle que le tourisme naît, toutefois réservé à l'élite sociale, qui seule dispose du temps et de l'argent nécessaire ; au milieu du XVIII^{ème} siècle il y avait aussi du tourisme, mais c'était du tourisme que Rousseau appelée « voyageur de long cour », qui étaient le soldat, les marchands et les missionnaires. Pour faire du tourisme il faut de l'argent et du temps, c'est pour cela que seulement les élites sociales pouvaient le faire.

En outre, faire du tourisme suppose voyager, et voyager est synonyme de liberté. À mon avis, les femmes voulaient voyager pour découvrir le monde et leurs cultures pour sortir de leur « habitat », pour sortir des règles et faire ce qu'elles voulaient. De cette manière, elles sortaient de chez elles pour se sentir libres, ouvertes d'esprit... Marguerite Yourcenar (1903-1988) a été l'une des premières femmes à pouvoir profiter de ces nouvelles cultures féminines, mais au début du XX^{ème} siècle.

« Les femmes ont largement participé à la mobilité qui s'est emparée de la société occidentale, surtout après 1850 [...] Elles ont été aussi voyageuses par obligation et par choix, ce qui ne fut pas sans conséquence sur leur vision du monde » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 554).

Un exemple de cette liberté on le voit dans le roman *Madame Bovary* « Elle souhaitait un fils [...] cette idée d'avoir pour enfant un mâle était comme la revanche en espoir de toutes ses impuissances passées. Un homme, au moins, est libre ; il peut parcourir les passions et les pays, traverser les obstacles, mordre aux bonheurs les plus lointains » (Flaubert, 2004 : 110). À cause de tous les problèmes qu'elle a eu pendant sa

vie, elle veut avoir un garçon et pas une fille, en revanche de son passé ; elle sait que si elle a un garçon, il n'aura pas ces problèmes. Malgré ces pensées, elle a fini par avoir une fille à laquelle elle ne prête aucune attention.

Le voyage fait partie de l'imaginaire féminin, alimenté de lectures, d'objets et d'illustrations prodigués par les magazines. C'est à travers les livres que les femmes de cette époque connaissent un peu la réalité, l'amour ; par exemple, dans le cas d'Emma Bovary, elle ne sait pas si ce qu'elle vivait c'était réel ou pas, c'est-à-dire, si l'amour envers Charles était l'amour réel. « Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de *félicité*, *de passion* et *d'ivresse*, qui lui avaient paru si beaux dans les livres » (Flaubert, 2004 : 47).

5. Sexualités « dangereuses »

Après avoir vu les problèmes et les obstacles qu'a eu la figure de la femme célibataire jusqu'à 1870 (moment où elle commence à faire partie de différents domaines de la société) et le fait de pouvoir sortir, de pouvoir voyager et de pouvoir connaître les différentes cultures du monde, après avoir vu tout cela, on développera les « sexualités dangereuses » de cette époque-là.

« La sexualité était un lieu de vive contestation, où se jouaient, en privé et en public, des conflits de classe, de race et de sexe » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 439). Ce type de sexualités étaient considérées comme « dangereuses » puisqu'il s'agissait de quelque chose de nouveau à l'époque : comment-ils allaient accepter des faits comme l'avortement ? C'est à partir du XIX^{ème} siècle, une époque historique très importante, que commencent donc à naître les sexualités « dangereuses », c'est-à-dire des pratiques féminines considérées comme infractions sexuelles puisqu'elles entraînaient une activité de la part de la femme : la prostitution, l'avortement, le travestisme et l'amitié romantique.

C'est à partir de ce siècle que « les femmes de la bourgeoisie purent enfin parler en public de problèmes sexuels, grâce aux nouveaux médias et aux nouveaux réseaux politiques disponibles dans un domaine public défini » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 441).

5.1. La prostitution

À partir des années 1800, au début du siècle, l'Europe règlemente la prostitution féminine pour répondre aux besoins sexuels masculins, non pour satisfaire les désirs et les plaisirs ; c'est une affaire de corps. L'Europe a jugé la prostitution comme nécessaire, mais seulement la prostitution pour satisfaire les besoins masculins, pas la féminine puisqu'elle constituait un bon commerce ; un autre exemple de la priorité de l'époque, c'est-à-dire la femme n'apparaît que comme objet sexuel.

La III^{ème} République a été l'âge d'or des maisons closes, c'était l'époque des maisons célèbres comme Le Chabanais⁷ ou Le Sphinx où les placeurs s'occupaient du recrutement des maisons closes. Dans ces maisons closes ou bordel, les femmes

⁷ Le Chabanais était une des maisons closes les plus connues et les plus luxueuses de Paris entre 1878 et 1946 ; de même que Le Sphinx.

adoptaient un autre nom et apprenaient de nouveaux rituels, un nouvel argot ... et, dans les meilleurs des cas, elles avaient du temps libre là-bas pour pouvoir faire leurs activités de loisir.

Malgré l'autorisation de la prostitution, Napoléon considérait les prostituées comme des personnes méchantes, ce qu'il a voulu dont faire c'était de les cacher car elles ne pouvaient pas être le « modèle » de femme de l'époque : elles n'étaient ni mère ni épouses.

Étant donné que la prostitution était considérée comme un esclavage sexuel, comme des activités imposées aux femmes à cause des restrictions qu'elles avaient pour trouver des travaux, les féministes de l'époque dénonçaient donc la prostitution ; on remarque Joséphine Butler, une féministe et réformatrice social britannique de l'Ère Victoriennes dont l'objectif était la préoccupation et le bien-être des prostituées ; en plus, elle a dirigé la campagne pour abolir la Loi de Maladies Contagieuses, une loi à cause de laquelle les prostituées pouvaient être arrêtées par la police et soumises à une révision médicale afin de pouvoir arrêter la progression des maladies vénériennes entre les rangs de l'armée britannique et, en plus, la loi faisait injustement du mal aux jeunes femmes que l'on soupçonnait de se consacrer à la prostitution.

Elle développe une ardente croisade pour l'abolition de la réglementation de la prostitution, les associations philanthropiques réunissent « contre le vice » à Hyde Park, en juillet 1885, le plus grand meeting « moral » de tous les temps : 250000 personnes rassemblées au nom de la *purity*, contre la « traite des Blanches » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 554).

En somme, la prostitution était considérée comme un travail symbolique et équivoque ; ces femmes étaient considérées comme des immigrés de la campagne, consacrés avant aux travaux domestiques ou indépendants. Cependant, c'était à la fin du siècle qu'elles ont commencé à avoir de nouveaux emplois dans le secteur de l'économie.

8 L'époque victorienne où le Royaume-Uni était présidé par une femme, la reine Victoria, marque l'apogée de la révolution industrielle britannique aussi bien que celle de l'Empire britannique ; c'est une époque qui a toujours été caractérisé par un esprit conservateur et même puritain en ce qui concerne les mœurs.

9 Le traite des Blanches consiste à entraîner ou détourner des femmes d'origine européenne ou autres (femmes blanches) pour les livrer à la prostitution.

Pour finir, on remarquera la citation d'Ellen Ross sur l'autorité des hommes vers les femmes « dans une région incompréhensible où les femmes ne paraissaient ni respectables ni respectueuses, où les hommes bataillaient pour conserver leur autorité sur elles, où les « antagonismes sexuels » étaient ouvertement reconnus » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 445).

5.2. L'avortement

Au XIX^{ème} siècle, malgré l'inégalité, les difficultés, les douleurs et sans tenir en compte les différentes pressions politiques ou sociales, l'avortement était pratiqué d'une manière clandestine puisqu'il constituait un secteur prospère d'activité et, de plus, il donnait à la femme la liberté de contrôler son corps. L'article 317 du Code Pénal de 1810 «¹⁰ condamne aux fers médecins chirurgiens et pharmaciens impliqués dans un avortement ».

« L'avortement était lié à une stratégie générale de maîtrise de la reproduction, à une époque où on voyait s'effondrer les taux de natalité dans les classes moyennes, alors que les contraceptifs disponibles étaient peu fiables et souvent inefficaces » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 457).

C'est vrai qu'au XIX^{ème} siècle il y avait d'autres techniques contraceptives comme « l'abstinence, le *coitus interruptus*, la méthode cyclique fondée sur l'idée fautive d'une « période sûre », les seringues pour douches postcoïtales, et le condom » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 458), mais elles nécessitaient de l'argent, c'est pour cela que les femmes faisaient appel aux « faiseuses d'anges », des femmes, qui n'étaient pas médecins, qui agissaient volontairement de façon à interrompre la grossesse non voulue d'une autre femme; ces femmes se trouvaient dans les alentours des villes ou dans les quartiers les plus pauvres. En plus, on supposait que ces femmes envoyaient les enfants au ciel, de manière clandestine. En comparaison avec les prostituées, les femmes qui avortaient étaient des femmes mariées qui pouvaient appartenir à une classe supérieure.

En répandant cette image de la « dame de la haute société » qui se permet tout, qui abandonne ses devoirs de mère dans un but « égoïste et personnel », les médecins exprimaient leur anxiété devant ces femmes apparemment séduites par les valeurs en vogue, celles du plaisir et de la consommation, mais aussi par le féminisme (Duby G. et Perrot M., 2002 : 462).

¹⁰ <http://www.racontemoilhistoire.com/2014/02/avortement/>

L'avortement supposait pour les médecins une manière de réduire les naissances puisque sans pilule, le plus normal c'était d'avoir beaucoup d'enfants. De plus, un autre procédé que les femmes utilisaient à cette époque-là c'était d'abandonner les nouveau-nés dans les orphelinats ou dans les institutions religieuses puisqu'elles ne pouvaient pas entretenir l'enfant à cause des problèmes économiques.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^{ème} siècle et à partir du XX^{ème} siècle qu'on a commencé à avoir une idéologie plus moderne par rapport à l'avortement, ce qui commençait à donner à la femme une certaine liberté puisqu'on progressait dans le fait d'élaborer des réformes en faveur de l'avortement¹¹.

5.3. Le travestisme

Le travestisme et les amitiés romantiques sont des formes culturelles de relation à travers lesquelles les femmes ont exploré les relations homosexuelles.

« Le travestisme féminin était une tradition populaire vieille d'au moins quatre siècles, transmise par les chansons populaires, le théâtre, la culture écrite et le bouche à

¹¹ Or, il faut savoir que la contraception, connue comme la pilule, a été découverte pendant la Seconde Guerre mondiale grâce à Lucien Neuwirth, connu comme « Lulu pilule », dont le combat a été pour la liberté des femmes. En effet, en Angleterre, les pilules spermicides étaient en vente libre, comme aux États-Unis ; après le conflit, alors qu'il était le maire-adjoint de Saint-Étienne, en charge des divorces et de l'aide sociale, il voyait défiler dans son bureau des femmes épuisées par les grossesses à répétition. Il a donc décidé de présenter à l'Assemblée nationale son idée d'autorisation de l'usage des contraceptifs et la législation de la contraception a été votée.

C'était donc à partir de la loi de 1967 que l'information et la vente des produits contraceptifs ont été autorisés dans la pharmacie en France (avec un certificat médical pour les majeurs et un certificat médical et une autorisation d'un des parents pour les mineurs).

En plus, on doit mentionner Simone Veil, ministre de la santé en France avec qui on est arrivé au but de la contraception légale puisqu'elle a instauré en janvier 1975 la loi IVG (l'interruption volontaire de grossesse). Par conséquent, Simone Veil a rendu hommage à Lucien Neuwirth grâce à sa loi. Cette époque a donc été le point de départ d'une période de liberté de la femme.

oreille. Certains historiens placent son apogée aux XVII^e et XVIII^e siècles, en particulier pour la Hollande et l'Angleterre » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 467).

Ce sont des rôles qui représentent des personnages d'hommes joués par des femmes, ou des personnages de femmes joués par des hommes. Dans le premier cas, il arrive qu'un auteur ayant à mettre en scène un adolescent, presque un enfant, le fait jouer par une femme pour lui donner plus de grâce et de naturel. C'est ce que fit Beaumarchais pour le Chérubin du *Mariage de Figaro*, qui rentre dans l'emploi des ingénuités ; ou bien on fait jouer à une femme un rôle tout spécial d'amoureux passionné, pour sauver ce que certaines situations pourraient présenter d'un peu excessif et d'un peu dangereux à la scène : c'est ainsi que l'on a pris l'habitude de confier à une femme le rôle d'Amour dans *Psyché*, bien que ce rôle ait été établi d'origine par Baron. (Khoury, 2015)

De plus, il faut ajouter que c'est au XIX^e siècle où l'on commence à avoir des costumes de plus en plus différents pour les hommes et pour les femmes, c'est-à-dire le monde de la mode a commencé à changer : les hommes ont adopté des tonalités sombres (noirs, bleus, gris) et des costumes plus simples.

Une chose remarquable à cette époque est l'acceptation de l'Église de marier certains couples du même sexe « des hommes d'Église acceptaient de marier des couples de femmes, les collègues de travail et la famille gardaient le secret, certaines personnes décidaient tout bonnement de croire que leur vieille amie était devenue un homme » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 469).

À mon avis, à cette époque, plusieurs femmes se faisaient passer pour un homme afin de gagner leur propre vie puisqu'en étant une femme, elles ne pouvaient pas gagner un salaire comme celui d'un homme, comme on a bien vu à propos de George Sand que les femmes s'habillaient comme un homme ; et afin de pouvoir vivre mieux et de ne pas être dominée par la société. Un autre exemple est celui de Lucy Ann Lobdell « J'avais décidé de mettre des habits d'homme et de chercher du travail, explique-t-elle, et de gagner le salaire d'un homme » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 468).

5.4. L'amitié romantique

« À l'époque victorienne, les femmes des classes moyennes développèrent une autre sorte de relation homosexuelle sous forme d'amitiés romantiques » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 470). Ces amitiés romantiques étaient une amitié très proche, mais sans avoir une relation sexuelle entre amis et, en plus, à cette époque-là, embrasser un ami ou une amie était mal vu. L'amitié romantique entre personnes du même sexe était

distinguée par relation homosexuelle¹², une chose qui était un tabou à l'époque et une catégorie sociale qui n'existait pas.

Par ailleurs, il fallait faire la distinction d'homosexuel entre la classe ouvrière, qui devait vivre son amour caché, et la classe d'élite, qui montrait son amour en public. Il faut aussi mentionner ce qu'on appelle les « mariages de boston », une expression qui a été utilisée aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle pour parler de deux femmes qui vivaient ensemble. « La prostituée lesbienne était déjà un cliché littéraire pour des écrivains esthètes décadents comme Baudelaire et Gautier, eux-mêmes redevables aux études de Parent-Duchâtalet sur la prostitution » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 473).

En ce qui concerne la littérature, il faut mentionner *Les Fleurs du mal* de Baudelaire puisqu'il s'agit d'un livre où on peut trouver l'homosexualité féminine, et nous savons même Baudelaire voulait le nommer « Les lesbiennes », mais c'était un titre avec lequel il allait provoquer un scandale, c'est pour cela qu'il l'a nommé *Les Fleurs du mal* ; en plus, ce titre est un mélange entre deux mots qui ont une connotation positive et une autre négative : il veut exprimer que les fleurs viennent du mal, ce qui signifie qu'il va parler du mal et de la beauté trouble qu'il peut produire.

Les femmes sont l'un des thèmes principaux du livre, Baudelaire développe des thèmes comme la prostitution et le lesbianisme, surtout dans la section « Spleen et idéal » où on peut distinguer quatre cycles de poèmes consacrés à des femmes liées à l'auteur : Jeanne Duval, Apollonie Sabatier et Marie Daubrun.

Trois poèmes consacrés aux femmes lesbiennes apparaissent dans la première édition du recueil en 1857 : « Lesbos », « Femmes damnées. Delphine et Hippolyte » et « Femmes damnées », mais les deux premiers de la série ont été condamnés.

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers :

Les unes, cœurs épris des longues confidences,
Dans le fond des bosquets où jasant les ruisseaux,

¹² Le terme "homosexuelle" a été inventé au XX^{ème} siècle, jusqu'au XIX^{ème} siècle ce type de relation avait été considéré comme anodin.

Vont épelant l'amour des craintives enfances
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux ;

D'autres, comme des sœurs, marchent lentes et graves
À travers les rochers pleins d'apparitions,
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves
Les seins nus et pourprés de ses tentations ;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,
Qui dans le creux muet des vieux antres païens
T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,
Ô Bacchus, endormeur des remords anciens !

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,
Qui, recélant un fouet sous leurs longs vêtements,
Mêlent dans le bois sombre et les nuits solitaires
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

Ô vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amours dont vos grands cœurs sont pleins !¹³

Dans ce poème intitulé « Femmes damnées », Baudelaire exprime une évocation ouverte de l'homosexualité féminine, tous les personnages du poème sont des femmes mais le mot « lesbienne » n'est jamais prononcé, il est mentionné dans le titre par une périphrase « Femmes damnées », l'homosexualité est donc décrite : le contact physique (« et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées »), le discours amoureux (« vont épelant l'amour »), la formation d'un couple (« comme des sœurs ») et le plaisir éternel (« l'écume du plaisir »). Les femmes lesbiennes dans ce poème se caractérisent par leur ambiguïté : d'abord, aux premiers paragraphes du poème, on peut mettre en relief des

¹³ Femmes damnées (Baudelaire, 2018 :156)

émotions contraires dont le sentiment qui permet d'unir tous ces sentiments n'est autre que l'amour, décrit à la dernière ligne ; et, après, par une ambivalence morale entre le bien et le mal et entre la sainteté et la damnation. En somme, selon le poète, les lesbiennes sont caractérisées par la solitude et par la marginalité.

Par rapport à la progression du texte, le poème passe de la description à l'interpellation des femmes lesbiennes. [L'analyse fait par cette vidéo est remarquable]

En ce qui concerne l'homosexualité dans l'art, on doit remarquer le peintre Gustave Courbet (1819-1877), fondateur et représentant du Réalisme français, qui s'est exilé en Suisse à cause d'avoir été inculpé d'une démolition de la colonne triomphale de Napoléon de la place Vendôme, à Paris. Entre toutes ses œuvres, on doit remarquer son tableau d'huile sur toile ¹⁴*Le sommeil* (1866) peint à la demande du diplomate Khalil-Bey.

Il y a une hypothèse qui dit que Courbet a pu s'inspirer de l'un des poèmes condamnés qu'on a mentionné avant, « Femmes damnées », de Baudelaire, qui raconte l'amour entre les deux filles : Delphine et Hippolyte.



Figure 2 *Le Sommeil*. Gustave Courbet, Musée de Beaux Arts de Paris

« Flattant le goût de son commanditaire, le peintre reprend un sujet de boudoir emprunté aux gravures licencieuses et aux évocations littéraires de l'amour lesbien. Jouant sur le contraste des carnations et des chevelures, il représente deux types de beauté qui s'enlacent dans un désordre de draps soyeux. L'aspect contemporain de la scène traitée grandeur nature, fait écho à L'Olympia de Manet (Paris, musée d'Orsay), tableau d'un format très proche de celui du Sommeil et objet de tous les scandales au Salon de 1865. »¹⁵

En somme, « pendant tout le XIX^{ème} siècle, des réformateurs issus des classes moyennes ont utilisé une politique médico-morale pour stigmatiser les prostituées, les mères qui avortent, les travesties et les amies passionnées, comme des êtres dangereux et hors la loi » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 477).

¹⁴ Figure 2 *Le Sommeil*. Gustave Courbet, Musée de Beaux Arts de Paris

¹⁵ Petit Palis. Roger-Viollet

6. Femmes et images

La culture visuelle du XIX^{ème} siècle est immense : d'une part, ce siècle a produit d'innombrables images de femmes et, d'une autre part, beaucoup de femmes artistes sont nées dans ce siècle. C'est un siècle de changements : la femme commence à être représentée d'une manière différente à celui du rôle classique et, en plus, les femmes commencent à être des artistes, elles ont transformé la conception par rapport à la culture visuelle.

Pour la première fois, les femmes sont au même niveau des hommes pour représenter le monde où elles habitent. Pendant tout ce siècle on peut voir des tableaux où la femme est le personnage principal, le centre d'attention : par exemple le tableau d'Eugène Delacroix, *La liberté guidant le peuple*, où tous les combattants sont des hommes amoureux d'une femme, caractéristique d'une société patriarcale. Mais cette représentation féminine est dû au siècle précédent, au XVIII^{ème} siècle, le siècle des Lumières où la « Révolution de la femme » a commencé. Donc, avant d'analyser les images des femmes dans ce siècle, on introduira l'importance des images des femmes dans le XVIII^{ème} siècle.

Alors que le statut de la femme a été pendant des siècles inférieur à celui de l'homme, la Révolution du XVIII^{ème} siècle a été la clé du début de la révolution de la femme, la Révolution et son principe d'égalité a assuré une amélioration et un changement de statut. Ce siècle a permis d'ouvrir l'esprit grâce à la philosophie des Lumières qui a donné toute l'information intellectuelle indispensable en relation au féminisme : les idées de la raison et du progrès, l'utilité sociale de la liberté ainsi que le postulat des droits qui vont conduire jusqu'à l'égalité... La plupart de la richesse des collections du XVIII^{ème} siècle est donc grâce aux femmes artistes révolutionnaires qui ont occupé pendant la Révolution sa position désirable. « Au Louvre, par exemple, sur les 21 femmes peintres exposées, 14 ont commencé leur carrière dans le dernier quart du XVIII^{ème} siècle » (Bonnet, 2012 :7). Peu à peu, le public s'habitue à voir des œuvres des femmes dans les Salons, à admirer, respecter et imiter leur talent. C'était le début de l'égalité entre les hommes et les femmes.

La période 1770-1804 est donc tout à fait exemplaire du rapport des femmes à la création et du poids de la société dans le développement de leurs capacités créatrices. Après avoir conquis les premières places, elles seront [...] renvoyées à un genre féminin étroit, sentimental et maternel qui finira par leur couper les ailes (Bonnet, 2012 :13).

Pour connaître l'importance des femmes artistes du XVIII^{ème} siècle, on présentera quelques femmes avec leurs œuvres principales. D'abord, on doit mentionner le rôle de Diderot, philosophe, écrivain et encyclopédiste français qui s'engage auprès de l'égalité des œuvres de femmes ; par exemple, il est fasciné par l'œuvre d'Anne Dorothee Liszewska. Elle a été la première femme qui a peint un nu d'un homme, Jupiter, et de le proposer au Louvre, mais, évidemment, cette œuvre a été refusée.

Puis, la peintre la plus célèbre du XVIII^{ème} siècle, Élisabeth Vigée-Lebrun, enfant chérie des Lumières qui a peint pour la reine Marie-Antoinette et dont la peinture est présente dans plus d'une centaine de musées de plus de vingt pays. Du point de vu de ses maîtres, il est difficile de les nommer car elle en a eu beaucoup : de son père à des maîtres de l'Académie de Saint-Luc. Parmi toutes ses œuvres, l'autoportrait occupe la première place par sa qualité et la nécessité d'y revenir régulièrement. Dans son livre *Souvenirs* elle manifeste l'importance de la peinture dans sa vie : « *Je n'ai eu de bonheur qu'en peinture* ».

Ce tableau s'appelle ¹⁶*Autoportrait avec sa fille Jeanne*, 1786. Elle montre « un mouvement de tendre effusion maternelle qui n'entame en rien l'identité de l'artiste. Véritable icône de l'amour maternel, cette madone laïque révèle le changement de sensibilité vis-à-vis de la maternité » (Bonnet, 2012 :96).



Figure 3 [Élisabeth Vigée-Lebrun: Autoportrait avec sa fille Jeanne](#)



Figure 4 [Nanine Vallain: La liberté](#)

Pour finir, une autre peintre célèbre française, Nanine Vallain, élève du maître Jacques-Louis David, avec son tableau ¹⁷*La liberté*, allégorie qui est passé d'une conception narrative héritée de la tradition humaine à une figuration iconique. Ce portrait représente une femme, avec un vêtement conventionnel, qui vient de réussir la liberté après l'abolition de l'esclavage. La femme porte le parchemin déroulé de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793.

¹⁶ Figure 3 [Élisabeth Vigée-Lebrun: Autoportrait avec sa fille Jeanne](#)

¹⁷ Figure 4 [Nanine Vallain: La liberté](#)

Cependant, cette liberté et égalité des femmes artistes par rapport aux hommes a eu sa fin en 1804 avec la promulgation du Code Civil napoléonien approuvant les décisions prises dans la Révolution. D'un côté, « la femme mariée doit obéir légalement à son mari, en échange de la protection financière que celui-ci lui dispense. Elle n'a donc plus besoin de travailler et peut pratiquer la peinture en dilettante » (Bonnet, 2012 :169). D'un autre côté, la femme non mariée restait sous la tutelle de son père et elle gagnait sa « liberté » à l'âge de vingt et un an.

Le début du XIXème a donc supposé un retour en arrière en ce qui concerne l'égalité des femmes, même si c'était pour la première fois dans l'histoire que les femmes avaient commencé à représenter la perception du monde à l'égal des hommes. C'est significatif qu'il y ait plus de femmes artistes dans le XVIIIème siècle que dans le XIXème siècle puisque pendant tout le siècle l'activité féminine la plus représentée a été la couture. Pendant la première moitié du XIXème siècle, les femmes de la haute bourgeoisie pratiquaient la peinture ou la musique comme un hobby et ne pensaient pas du tout à publier leurs œuvres : leurs tableaux étaient des autoportraits et des images centrés sur le salon des femmes qui montraient leur réalité, ces œuvres n'avaient pas de valeur formelle, c'est pour cela que presque toutes ont disparu. D'autre part, les femmes qui devaient gagner leur vie se portaient vers les arts décoratifs.

Un exemple qui m'a frappé et avec lequel on peut voir le retour en arrière qui s'est produit à cette époque c'est le tableau de ¹⁸*Charlotte du Val d'Ognes*, un tableau qui a été attribué à David jusqu'à 1951, mais, cependant, actuellement ce tableau est anonyme car il y a une autre hypothèse : il est peut-être un autoportrait de Charlotte du Val d'Ognes, une élève de David.



Figure 5 *Charlotte du Val d'Ognes*

Le concept de génie était appliqué aux personnes qui étaient considérées comme des artistes dès sa naissance, il aide à développer la différence entre féminité et

¹⁸ Figure 5 *Charlotte du Val d'Ognes*

masculinité, cependant, « les femmes dont le travail révélait du génie étaient considérées comme anormales, ou, au mieux, asexuées » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 310). Quand une femme aspirait donc à faire une grande carrière artistique, on la soupçonnait de trahir sa vocation domestique, c'est-à-dire, pour la société la carrière de la femme était liée à la vie domestique. Par exemple, Madame de Staël, romancière et philosophe française qui est connue par ses idées politiques et ses essais : des romans féminins et préromantiques. Madame de Staël a défendu les droits des femmes, elle voulait l'égalité. De plus, elle voulait être l'inspiratrice de Napoléon, mais, à cause de la méfiance envers elle, Napoléon l'a exilé. À travers d'une de ses œuvres, *Corinne* (1807), Madame de Staël montre l'héroïne de génie : Corinne est une femme poétesse, actrice, rhétoricienne, improvisatrice, admirée dans tout le pays grâce à ses œuvres mais, cependant, elle est une héroïne menacée par la loi patriarcale. C'est une œuvre en faveur de la liberté et de l'évolution de la femme car Corinne représente une femme indépendante, intelligente qui est respectée par tout le monde grâce à son intelligence.

Pour développer ce monde des images de la femme, on va décrypter les trois archétypes féminins du XIXème siècle qu'on pouvait voir dans les photographies, dans les illustrations des livres, dans la publicité. Ces archétypes étaient : la Madone, comme *Le Bain* de Mary Cassatt ; la séductrice, comme *Judith* de Gustav Klimt ; et la muse, comme *la Liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix. Ces archétypes ont acquis une



Figure 6 *Le Bain*. Peinture à l'huile, Mary Cassatt; 1891. Chicago, Art Institute of Chicago

vigueur particulière dans les périodes des crises, soit dans un renouvellement des formes, soit par une répétition pure et simple ; en plus, tout au long du siècle, ils ont évolué du religieux vers le profane (Duby G. et Perrot M., 2002 : 303-304).

¹⁹Le premier tableau représente la relation entre les mères et les filles : il s'agit d'une famille bourgeoise où la mère donne le bain à son enfant. La femme est la madone de l'époque. ²⁰Le deuxième tableau



Figure 7 *Judith*. Peinture à l'huile, Gustave Klimt; 1901

¹⁹ Figure 6 *Le Bain*. Peinture à l'huile, Mary Cassatt; 1891. Chicago, Art Institute of Chicago

²⁰ Figure 7 *Judith*. Peinture à l'huile, Gustave Klimt; 1901. Salzburg, Verlag Galerie Weltz

représente l'image du corps féminin séducteur, sensuel qui attire le spectateur à travers sa bouche ouverte et sa poitrine ; en plus, son nom indique qu'elle est une femme dangereuse, une femme qui séduit pour mieux détruire (la femme fatale). Finalement, ²¹le troisième tableau est le stéréotype de la France du XIX^{ème} siècle, la Liberté sous les traits de Marianne coiffée du bonnet phrygien à



Figure 8 [La liberté guidant le peuple](#)

cocarde ; tous les combattants sont des hommes (une caractéristique d'une société patriarcale est que tous sont amoureux d'une femme qui finalement elle n'est pas une personne réelle mais une allégorie).

Les archétypes féminins permettaient refléter l'idéal de beauté qui attribuait à leur travail une valeur esthétique : les femmes ont été le symbole, le modèle, la figure allégorique représentative à partir de la Révolution ; les femmes transformaient des concepts abstraits en portraits concrets de personnes ou de lieux. Par exemple, la statue représentative des États-Unis *La liberté éclairant le monde* (1884) à propos de laquelle les architectes Frédéric-Auguste Bartholdi et Gustave Eiffel savaient bien que seule la figure d'une femme pouvait servir de symbole de ce pays et de représentation de ses idéaux. C'est une image idée à partir de la déesse *Libertas* de la mythologie romaine, symbole de la liberté. Cette femme représente la liberté politique : la couronne qu'elle porte représente les sept continents.

C'était en France, exactement à Paris en 1803, où est née l'une des premières écoles publiques d'art pour femmes et cela grâce à deux femmes ; une école gratuite de dessin pour les jeunes filles qui a servi de modèle dans d'autres pays. Peu à peu les chiffres des œuvres faites par des femmes ont augmenté : d'un 12,2% en 1800 jusqu'à 21,2% en 1900 (Duby G. et Perrot M., 2002 : 319). Malgré cette évolution, l'enseignement ou la formation donnée aux femmes n'a pas été la même que celle donnée aux hommes : les horaires étaient différents, les professeurs étaient moins nombreux...

²¹ Figure 8 [La liberté guidant le peuple](#). Peinture à l'huile, Eugénie Delacroix; 1830. Paris, musée du Louvre

Pour arriver au succès ou à devenir connues, l'inégalité du XIX^{ème} siècle est arrivée à un point que « les hommes artistes constituaient l'un des meilleurs recours pour les femmes qui avaient des aspirations artistiques » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 329). C'est-à-dire, sans l'aide d'un homme artiste, aucune femme ne pouvait arriver au succès et l'œuvre pouvait être vite attribuée à l'homme. Par exemple, le cas de Clara et Robert Schumann, tous les deux étaient compositeurs et mari et femme ; la carrière de Clara Schumann a été complètement subordonnée à celle de son mari malgré son talent (Duby G. et Perrot M., 2002 : 330).

En résumé, la plupart de femmes artistes ont été le modèle d'un homme du monde des arts avant d'arriver à être artistes elles-mêmes. La peinture était d'abord un hobby pour elles, les femmes ne pouvaient pas séparer leur vie privée de leur vie professionnelle ; c'est pour cela que beaucoup de femmes établissaient leurs activités artistiques dans la maison, dans un « cadre domestique ».

Par rapport à ce qu'on entend par « nu », dès la Renaissance, l'anatomie fait partie intégrante de l'éducation des artistes et elle est enseignée dans les académies ; les artistes du début du XIX^{ème} siècle, influencés par les libertés de l'époque, souhaitaient exposer au-delà de la sphère privée. Le nu dans l'art signifiait à cette époque surtout le nu féminin : la représentation de femmes d'autres temps, d'autres cultures, d'autres mondes. C'était une représentation où l'on peut voir comment la société de l'époque utilisait les femmes comme un objet à travers lequel les hommes profitaient. En effet, tout cela est lié avec le monde du spectacle où les femmes s'exhibaient de plus en plus, ce qui a influencé à l'apparence que les femmes avaient d'elles-mêmes.

Pour finir avec l'art, les deux femmes peintres plus connues du XIX^{ème} siècle ont été Mary Cassatt et Berthe Morisot, ces femmes ont travaillé sur des sujets féminins conventionnels de la tradition amateur. Dans le champ de la sculpture, c'est Camille Claudel, l'archétype mythique de la femme géniale maudite et la muse de Auguste Rodin (dont elle a été la muse et



Figure 9 *L'Abandon. Sculpture en marbre de Camille Claudel ;*

²²Figure 9 *L'Abandon. Sculpture en marbre de Camille Claudel ; Paris, Musée Rodin*

compagne sentimentale). En plus, son génie a fini par conduire Camille Claudel vers la folie, ce qui a produit que sa famille la fasse interner dans un hôpital psychiatrique puisqu'elle était jalouse de son amant, qui était un Don Juan avec ses élèves. Une caractéristique qui unit ces femmes c'est que toutes ont représenté dans leurs œuvres leur rôle domestique pour représenter ce qu'elles ont vécu ; à différence des hommes, ceux-ci représentaient leur vie privée mais leur art était destiné au domaine public.

6.1. La photographie

La Révolution Industrielle, produite à la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle, d'abord en Grande Bretagne et après en toute l'Europe, a supposé une période historique et de nombreuses transformations technologiques, socio-économiques et culturelles dans toute l'histoire de l'humanité. En effet, la photographie, le « dessin avec de la lumière », a commencé à partir de 1830 avec l'industrialisation.

Pendant le XIXème siècle la photographie s'est développée, ce qui a popularisé le sujet féminin en produisant de nouveaux modèles visuels d'identification. Avec l'aide de la publicité, elles ont supposé, d'un côté, un rôle visuel qui a transformé la manière dont les femmes s'exprimaient et, d'un autre côté, ces nouveaux moyens de promotion des produits ont été mal accueillies par les peintres, en fait, la photographie était une menace pour leur art.

Grâce à la mécanisation des appareils photographiques et d'imprimerie, la notion d'auteur s'étend à la photographie. Des femmes sans formation professionnelle comme Julia Margaret Cameron purent prendre un appareil de photographie et se tailler une place de choix dans un domaine où la frontière entre l'art et la science, ou entre l'amateurisme et le professionnalisme, n'était pas encore précise (Duby G. et Perrot M., 2002 : 326).

La photographie, qui a été liée au style pornographique, permettait de capter fidèlement les aspects de la vie des femmes, de représenter les femmes qui étaient invisibles à cette époque. En plus, la photographie était utilisée par les médecins pour compléter les descriptions des maladies.

L'image érotique ne pouvait être réalisé que par des hommes car les femmes ne pouvaient pas avoir des cours d'anatomie ni réaliser des photographies de ce type. « Le désir sexuel féminin était considérée comme anormal » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 375).

En somme, ce n'est qu'au début du XXème siècle que « les femmes prenaient le contrôle de leur propre image afin de créer leur propre identité publique et politique » (Duby G. et Perrot M., 2002 : 382)

Finalement, par rapport à la publicité, c'est un nouveau moyen de production qui a supposé un grand changement, le rôle visuel est essentiel dans ce processus, les apparences des femmes ont donc commencé à être importantes : les vêtements, les accessoires, les cosmétiques... L'apparence est devenue de plus en plus importante dans l'identité féminine ; elles seront à la fois les productrices et les consommatrices. Ces nouvelles méthodes ont favorisé l'évolution du marché et, aussi, ces méthodes ont transformé les habitudes du monde de la consommation.

7. Conclusion

À travers notre travail, on a pu développer une image de la figure de la femme tout au long de la première moitié du XIX^{ème} siècle avec l'aide de deux œuvres littéraires de cette époque-là : *Madame Bovary* de Gustave Flaubert et *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. À la fin, il s'agit d'une image de bonheur ou de frustration ?

Le XIX^{ème} siècle a été un siècle lié à la modernité, aux changements et aux désirs des femmes, tout cela grâce aux idées de la raison et du progrès provenant du XVIII^{ème} siècle, le siècle des Lumières, où commence la « Révolution des femmes » puisqu'il a permis d'ouvrir l'esprit. Dans le siècle suivant, la femme est donc devenue l'objet principal, surtout à partir de sa participation à la Révolution de 1789, un événement historique pour le début de l'égalité et de la liberté des femmes, comme on a pu voir avec le tableau *La liberté guidant le peuple*.

De tous les thèmes abordés : de celui de l'éducation, l'une des héritières de la Révolution française et l'une des priorités de l'Empire Napoléonien et qui, après la Révolution française a été conçue comme un droit pour tous, jusqu'au thème de l'art, on a pu se rendre compte que la femme se trouve dans une position complètement différente à celle de l'homme, c'est-à-dire elles ne recevaient pas les mêmes privilèges, elles étaient considérées comme un être mineur qui n'avait pas les mêmes droits que ceux des hommes.

Les filles apprenaient seulement les connaissances essentielles puisqu'elles étaient consacrées à la vie conjugale et au foyer : le but principal était d'apprendre les valeurs de la vie domestique et l'enseignement religieux à travers la Bible, puisque le catholicisme était considéré comme une affaire de femmes. Par ailleurs, l'église était l'un des lieux de sociabilité pour les femmes car, là-bas, elles avaient au moins la liberté de parler avec les autres.

On doit aussi mentionner la Révolution industrielle, un autre élément qui a eu beaucoup d'influence sur l'évolution du rôle de la femme. Son seul travail jusqu'à ce siècle était la couture et c'est à partir de ce siècle qu'apparaît la « femme travailleuse », un rôle qui a commencé à apparaître de même que la société industrielle capitaliste et

avec lequel la vie domestique tend à diminuer : il s'agissait d'une travailleuse qui n'avait pas le même salaire que celui de l'homme et qui ne pouvait pas accéder aux mêmes travaux puisque la prédominance des travaux était liée à l'industrie textile.

Par ailleurs, il faut remarquer le rôle de la femme seule : les femmes se mariaient par convenance, à travers leurs parents, elles étaient considérées comme un objet qui coûtait une dote. C'est à partir de cette époque qui apparaît la femme seule, une femme qui voulait être libre, cependant c'était mal vu, elle n'avait pas le droit d'être citoyenne, des aspects très frustrants et inégaux. En outre, à partir de la légalisation du divorce, nous pouvons voir que beaucoup des demandes provenaient des femmes : elles voulaient être libre et beaucoup d'entre elles commençaient à se dédier à l'écriture comme un geste de protestation, de cri de révolte pour montrer leur « isolement » domestique et pour démontrer qu'elles pouvaient avoir, de même que les hommes, leur indépendance sans avoir à dépendre d'un homme.

À côté de ces rôles, on a pu voir la naissance des infractions sexuelles comme la prostitution, l'avortement, le travestisme et l'amitié romantique, des choses basiques et nécessaires pour les femmes, surtout l'avortement, une pratique nécessaire pour beaucoup des femmes mais qui était réalisé de manière clandestine.

Par rapport à la culture visuelle, les femmes ont commencé à être des artistes : elles ont transformé la culture grâce à toute l'information intellectuelle du XVIIIème siècle. C'est dans ce domaine qu'elles se trouvent au même niveau que celui des hommes : la femme a été le centre d'attention, par exemple, comme on a pu voir à travers les différentes allégories ; même si au début de cette époque l'art était considéré comme un hobby puisqu'elles ne pouvaient publier leurs œuvres (elles le faisaient à travers le nom d'un homme). De plus, ce qui était le plus important ce qu'elles voulaient montrer leur réalité à travers l'art, c'est pour cela que beaucoup de femmes établissaient leur atelier artistique chez elles, dans un « cadre domestique ».

En somme, le XIXème siècle a été marqué par une société d'inégalité où les femmes étaient des êtres destinés à être mère et à fonder un foyer, acte à cause duquel on a pu voir l'égoïsme et la supériorité des hommes envers les femmes ; l'impotence de l'homme quand il voit que la femme peut arriver à son même niveau a provoqué un refus de la

liberté féminine. Il est vrai que le rôle de la femme a beaucoup évolué tout au long de ce siècle, mais ce qui a régné dans la vie des femmes, comme on a pu voir à travers Madame de Rênal et Madame Bovary, a été la frustration : des personnes qui ont été considérées comme des objets qui ne connaissaient pas la réalité et pour lesquelles cette même réalité ne pouvait représenter qu'un danger qui pouvait même les emmener vers la mort.

C'est justement pour lutter contre cette mort qui symbolisait, peut-être, l'amour civil ou le manque de vie que la femme a voulu vivre avec sa lutte pour conquérir cette liberté ; c'est ce que j'ai voulu montrer tout au long de mon travail : la femme a voulu aimer, travailler, prendre de décisions propres ... En définitif : elle a voulu vivre.

8. Bibliographie

- Baudelaire, C. (2018). *Les Fleurs du mal*. Espagne : pocket classiques
- Bonnet M.J. (2012). *Liberté, égalité, exclusion. Femmes peintres en Révolution 1770-1804*. France : Vendémiaire.
- Duby G. et Perrot M., (2002). *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIXème siècle*. France : tempus.
- Flaubert G, (2004). *Madame Bovary*. Espagne : folioplus classiques
- Guizot F. (2015). *L'histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 racontée à mes petits-enfants : Tome II*. France : Ligarán
- Henry L., Houdaille J. (1978). « Célibat et âge au mariage aux XVIIe et XIXe siècles en France. I. Célibat définitif ». In : *Population, n° 1*, 43-84.
- Madame de Staël (1999). *Corinne, ou, l'Italie*. France : Sedes
- Rousseau, J.J. (1961). *Émile ou de l'éducation*. Paris : Garnier Frères
- Stendhal (1964). *Le rouge et le noir*. Paris : Garnier-Flammarion
- Sand, G. (1996). *Un hiver à Majorque*. Paris : le livre de poche

9. Sitographie

- Gasc, M (2014). « Le droit à l'avortement, retour au XIXème siècle ». *Raconte-moi l'Histoire*, [disponible le 25-04-2020] <http://www.racontemoilhiste.com/2014/02/avortement/>
- Gibson R. (1993). « Le catholicisme et les femmes en France au XIXe siècle ». In : *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 79, n°202, pp. 63-93. [disponible le 27-12-2019] https://www.persee.fr/doc/AsPDF/rhef_0300-9505_1993_num_79_202_1095.pdf
- Khoury, C. (2015). « Le travesti dans le théâtre du XIXe siècle : une distribution à contre-genre ? ». In : *Agôn* [disponible le 18/04/2020] <https://journals.openedition.org/agon/3448#quotation>
- Ministère de la Justice (2009). « Quand le divorce était interdit (1816-1884) ». In : *Ministère de la justice*, [disponible le 15-02-2020] <http://www.justice.gouv.fr/histoire-et-patrimoine-10050/proces-historiques-10411/quand-le-divorce-etait-interdit-1816-1884-22402.html#reform>

Viollet, R. (2016). « Le sommeil ». *Petit Palais. Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris*, [disponible le 25-04-2020] <http://www.petitpalais.paris.fr/oeuvre/le-sommeil>

Winock, M. (2017). “Mme de Staël et les femmes”. *France Culture* [disponible le 25-04-2020] [France-Culture: émissions avoir raison avec Mme de Staël et les femmes](https://www.franceculture.fr/emissions/avoir-raison-avec-mme-de-sta-el-et-les-femmes)
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/image/41604?q=image#41508>

10. Filmographie

Kurys, D. (1999). *Les enfants du siècle*. France : Diane Kurys et Alain Sarde

11. Annexes

Figure 1 [Image de l'éducation des 4 filles](#)

Figure 2 [Le Sommeil. Gustave Courbet, Musée de Beaux Arts de Paris](#)

Figure 3 [Élisabeth Vigée-Lebrun: Autoportrait avec sa fille Jeanne, Musée du Louvre](#)

Figure 4 [Nanine Vallain: La liberté](#)

Figure 5 [Charlotte du Val d'Ognes](#)

Figure 6 [Le Bain. Peinture à l'huile, Mary Cassatt; 1891. Chicago, Art Institute of Chicago](#)

Figure 7 [Judith. Peinture à l'huile, Gustave Klimt; 1901. Salzbourg, Verlag Galerie Wetzl](#)

Figure 8 [La liberté guidant le peuple. Peinture à l'huile, Eugénie Delacroix; 1830. Paris, musée du Louvre](#)

Figure 9 [L'Abandon. Sculpture en marbre de Camille Claudel ; Paris, Musée Rodin](#)